

L'AVENIR DE L'ÉDITION

L faut être fou pour avoir accepté un tel sujet. On se plaint beaucoup actuellement que les asiles psychiatriques laissent des gens en liberté qui commettent des crimes. J'espère ne pas commettre de crime mais vraiment il faut être fou. Il n'y a pas de sujet plus scabreux d'abord. Je parle après quatre séances, où quatre éditeurs ont donné leur point de vue et je risque de dire le contraire de chacun d'eux, en plus. Le titre est ambigu. Est-ce qu'il s'agit de l'avenir de l'édition ou de l'avenir du livre ? Ce n'est pas du tout la même chose. Est-ce qu'il s'agit de l'avenir du livre ou de l'avenir du papier ? Ce qui n'est pas non plus la même chose. Est-ce qu'il s'agit de l'avenir de la communication graphique ou de toute autre communication ? Il s'agit de l'avenir de l'édition générale ou de l'avenir de l'édition française ? Et il s'agit de quel avenir ? Dans cinq ans, dans dix ans ou l'an 2000 dont le candidat à Présidence de la République nous parle avec enthousiasme. Et en plus, puisque je suis complètement fou, je suis décidé, et vous allez voir pourquoi, à finir sur une note d'optimisme. Alors je vais... je ne vais pas vous faire une conférence et je ne vais pas vous faire un exposé, je vais seulement vous donner des éléments de réflexion sur les problèmes, sur le développement des problèmes de l'édition.

Pour tâcher de comprendre les évolutions qui sont en cours et qu'on les comprenne si possible, les uns et les autres qu'on les interprète de la même façon. N'attendez donc pas de moi des prédictions ou des prophéties, je ne suis pas Madame Soleil, vous vous en doutez, je ne suis pas non plus son mari. C'est moi qui vais vous poser des interrogations ; mais dites-vous bien que c'est les interrogations qu'on se pose qui aident à rester vivant.

L'édition travaille de deux façons. Elle crée des produits pour des marchés connus, étudiés et cernables et elle invente des produits qu'elle lance à l'aventure et généralement en avant des goûts du public. Quels sont les marchés sur lesquels elle travaille ? Il y en a trois fondamentaux : l'enseignement, l'information et, ça ne ferait pas plaisir aux gens de la littérature générale, mais je suis bien forcé de l'appeler ainsi, le marché du divertissement. Appelons-le culture, si vous voulez, mais les trois sont de la culture. Que va de-

venir le marché du livre scolaire ? Nous n'en savons rien. Car d'une part il y a le phénomène de la gratuité qui va jouer d'une façon considérable, il y d'autre part le marché des instruments. On commence à permettre l'usage des machines à calculer pour les enfants. Il y aura demain toute une série de terminaux qui seront en service non seulement dans les écoles mais dans les familles et le jour où il y aura une génération d'enfants, qui aura été habituée à feuilleter un terminal comme nous nous avons feuilleté des livres, il y aura un profond bouleversement dans la suite des événements, dans la suite de la lecture. On se rattrape actuellement, on se dit : la gratuité, il n'y a pas grand chose à gagner, on va se rattrapper sur le parascolaire, mais le parascolaire c'est déjà le second marché de l'information. Quelqu'un m'a dit un jour que l'encyclopédie c'était, au fond, l'outil de base des parents, qui n'avaient pas fait d'études aussi poussées que leurs enfants, qui, de ce fait, trouvaient dans l'encyclopédie les réponses aux questions que leur posaient leurs enfants.

Mais je vois en même temps dans un article du 27 avril, ce n'est pas vieux, un monsieur américain qui dit que la seconde révolution télématique, qui aura lieu en 83, celles des microprocesseurs, verra "la disparition progressive des livres, remplacés peu à peu par des encyclopédies intelligentes" — c'est poli pour les actuelles — "qui choisiront, interpréteront les informations et les enverront sur des écrans plats de télévision qui formeront l'un des murs de l'appartement". Je laisse d'ailleurs à votre sagacité le soin de réfléchir à ce qui disparaîtra, qui était actuellement sur ce mur : des tableaux, une bibliothèque ou quoi ?... Mais en même temps l'information qui était donnée, soit de façon parascolaire, soit de façon générale, par les encyclopédies, va faire l'objet de choix essentiels pour les éditeurs, choix qui vont probablement passer du livre périodique à je ne sais pas quelle forme — je le dis exprès — car personne n'en sait rien actuellement.

Il est bien certain qu'il y a des choses qu'on n'éditera plus et qu'à la limite l'éditeur, scientifique surtout, dira, fera connaître qu'il a, dans ses réserves de textes, une étude sur telle chose, sur tel sujet et qu'il est prêt à envoyer une microfiche du

texte à quelqu'un, mais ça ne veut pas dire du tout qu'il le publiera, surtout s'il y a des illustrations en couleur.

Le divertissement, le troisième marché, actuellement c'est le roman. C'est le roman, c'est le roman policier, c'est le livre de poche, tout ce que vous voulez, c'est la collection populaire, c'est "Arlequin", c'est n'importe quoi. Mais, c'est la bande dessinée, et la bande dessinée fait de moins en moins appel au texte. La grande période du roman populaire au XIX^e siècle, est-ce qu'elle n'est pas remplacée aujourd'hui par le feuilleton télévisé, dont on tire des livres, d'ailleurs ? Et est-ce qu'il ne va pas y avoir une éclipse du roman populaire et peut-être du roman tout court, car le roman est un genre ancien, mais ce n'est pas un genre qui a toujours dominé. Est-ce qu'il n'y aura pas là aussi, une éclipse, je ne peux pas vous le dire. J'ajoute que ces trois marchés, enseignement, information et divertissement, c'est une façon de poser le problème. Mais il y a une autre façon de poser le problème en terme de marché qui est : marché public ou marché privé. Marché public, c'est vous d'abord, mais c'est tout ce qui est achat des collectivités et des collectivités publiques et privées. Et on retombe là dans le problème de l'information. Aussi, est-ce que les grandes entreprises vont continuer à stocker des ouvrages, des jurisclasses, des revues, est-ce que la microfiche ne vas pas tout gagner, parce que c'est infiniment plus simple ? Est-ce que surtout le fait d'avoir des grands centres bibliographiques, généraux, dont on pourra appeler les informations sur un écran et, nous n'en sommes pas loin, est-ce que cela ne va pas les dispenser, ces grandes entreprises ou ces grandes administrations, de stocker elles-mêmes leurs propres informations ? Ces marchés, ce marché public, à supposer même qu'il se développe, ce marché des bibliothèques — je n'ose pas vous demander s'il se développe en crédits, je sais trop bien la réponse que vous me feriez — mais le marché privé, le marché des libraires, qui peut dire où il sera, alors là je ne dis pas en l'an 2000 mais dans 5 ans. Où se fera la plus grande partie des ventes ? Est-ce qu'elle se fera dans les grandes surfaces — je ne parle pas de la FNAC seulement, on fait un épouvantail de la FNAC — je parle de l'ensemble des grandes surfaces et des grands magasins.

Est-ce qu'elle se fera là ou est-ce qu'elle se fera avec les libraires de quartier ? Je voudrais vous citer un fait qui recoupe les conclusions du séminaire sur la critique et sur la publicité. J'ai été amené la semaine dernière à garer ma voiture, par la force des choses, parce que je ne trouvais pas d'autre endroit, devant un prisunic dans le XV^e arrondissement. Il y avait une affiche : Foire du livre, jusqu'à 50 % de baisse des prix. Je vais voir, quand même, ça m'intéressait. Il y avait 50 % de baisse en effet sur des ouvrages dont ils voulaient, je pense, dégager les stocks, des albums d'enfants, par exemple. Et puis, il y avait des ouvrages à prix coûtant, c'est-à-dire en fait, un franc de plus que le prix de cession de base de l'éditeur. Quels ouvrages ? Il y avait la liste : celle des deux derniers "Apostrophes". C'est donc qu'il y a une conjonction de la grande surface et des grands media pour vendre un certain nombre de titres. Vous faites votre compte. Il y a 50 "Apostrophes" par an, on parle de 5 ouvrages, ça fait 250 titres, voilà. On vendra 250 titres en France. Alors ce sont des questions croisées : qui achète et qui achète quoi ? — Bibliothèques ou libraires ? — Enseignement, information, divertissement ? Si ce sont des collectivités qui achètent, comme les municipalités pour les livres scolaires, elles feront des appels d'offre avec des conditions de plus en plus précises. On va donc vers l'uniformisation du livre scolaire car qui paye, commande.

Et s'il s'agit des achats privés on va aussi vers l'uniformisation car pour avoir des livres à des prix de plus en plus bas, en particulier pour le livre "où il y a de la couleur", comme on dit, on va obligatoirement aussi vers des coéditions internationales. On va vers des ouvrages qui seront faits dans plusieurs pays, dans plusieurs langues et si possible imprimés à Singapour. N'oubliez pas une chose aussi : c'est qu'on va, par tous les moyens, essayer de baisser le prix du livre.

Pourquoi ? Parce que celui-ci va avoir — au stade de la production — une tendance à augmenter d'une façon considérable à cause du papier. Je ne sais pas si vous le savez, tout le monde connaît la part du pétrole dans le déficit de notre balance commerciale. Qu'est-ce qui vient tout de suite après le pétrole ? Le papier. Et nous risquons de manquer de papier. En tous cas, il augmentera d'une façon considérable, comme en 74, cette année.

Continuons nos questions. Je vous ai dit qui commande. Qui paye, commande ? mais la part de l'Etat et des collectivités publiques va augmenter de façon considérable. Il est indiscutable que, en France, quand on pense public, on pense Etat. Et c'est vrai à cause de notre centralisation.

L'édition, dans d'autres pays, et surtout dans les pays neufs, est un attribut de l'indépendance. Un état se crée, il faut qu'il ait sa maison d'édition nationale, où il ne publie souvent que les discours du chef de l'Etat ou ses poèmes. Mais l'édition scientifique maintenant, à peu près dans aucun pays, n'est possible sans une aide de l'Etat et, en France, elle n'est pas possible sans l'aide du CNRS et du Centre National des Lettres.

Mais le CNRS est déjà devenu éditeur lui-même et il est bien possible que le Centre national des Lettres le devienne un jour aussi. Et bien d'autres le deviendront.

Quel est le ministère qui n'est pas éditeur ? Le Ministère de la Culture a une très jolie revue : "Culture et Communication".

Tout le monde va devenir éditeur. Toutes les collectivités publiques et privées vont devenir éditeur, ou éditrice comme vous voulez. Est-ce qu'il y a des limites ? Probablement les restrictions budgétaires. Mais il est certain d'une part que l'on a besoin de l'édition d'Etat pour les ouvrages qui ne se feraient pas sans elle ou que l'édition privée ne pourrait pas entreprendre et que d'autre part c'est d'un danger extrême de voir la part que l'édition publique prend dans le domaine de l'expression et de la pensée. Que devient le secteur privé là dedans ? Quest-ce qu'il risque de devenir ? Je pose des questions les unes après les autres et je vous laisse y réfléchir dans le train en revenant. Qui va vendre des livres et quels livres ? Le libraire ? Je vous ai dit mes doutes. Je pense qu'il faut qu'on voie bien clair sur toutes ces choses là.

Quand vous avez besoin, je parle pour les Parisiens, parce que je prends mes exemples plus facilement là, où j'habite, si vous avez besoin d'un kilo de caviar, ce que je vous souhaite, si vous le pouvez surtout, vous traversez Paris et vous allez chez Pétroussian ou chez Fauchon, si vous avez besoin d'un très bon Bourgogne vous avez une épicerie fine à 500 mètres et si vous avez besoin d'un boîte de sardines il y a un Félix Potin dans le bloc d'immeubles.

Si vous avez besoin d'un commentaire d'Aristote, eh bien, il faut probablement traverser Paris pour aller aux Presses universitaires ou aux Belles Lettres. Si vous avez besoin d'un très bon livre d'histoire il y a une très bonne librairie à 500 mètres.

Si vous avez besoin d'un livre de poche il y a certainement un Prisunic dans le bloc d'immeubles ou à côté. Alors les libraires sont tristes. Quand je vous dis ça, ils disent : mais vous nous comparez aux marchands de nouilles. Eh, non ! Aristote, je ne le compare pas aux paquets de nouilles, je le compare au caviar. Or, nous allons en fait, non seulement à une distribution de ce genre, mais nous allons à une production de ce genre, actuellement, et c'est là que se pose le problème. Car nous allons et je crois que M. de Bartillat et bien d'autres l'ont dit, pour qui allons-nous éditer, pour qui les éditeurs vont-ils éditer ? C'est que le problème n'est pas simple. Je ne parle pas des prophéties de Mac Luhan qui me paraissent avoir été un peu à côté de la plaque, d'ailleurs.

Vous n'êtes pas sans ignorer, comme on dit au Quai d'Orsay, que le nombre des analphabètes, croît en France. Qu'à 16 ans ils savent tous lire mais qu'à 18 ans, 19 ans quand ils arrivent au service militaire il y en a qui "ont oublié". Il y a les lecteurs, que j'appellerai occasionnels, ceux qui regardent la télévision tous les soirs, qui achètent des livres, à la rigueur, mais qui

ne les lisent pas, qui n'ont pas le temps : ils sont devant la télévision tous les soirs. Et puis il y a les grands lecteurs. Vous savez, je ne crois pas qu'on l'ait dit, que 75 % des volumes achetés, en France, sont achetés par 15 % des acheteurs. Ce sont des proportions qu'on retrouve dans toutes les villes d'ailleurs, mais enfin c'est pour ces 15 % finalement que travaille énormément l'édition. Alors, c'est-là-dessus que c'est en train de basculer. Et c'est là qu'il faut faire très attention. Car, je ne sais pas si vous avez remarqué que la capacité de lecture du Français moyen, et je parle de celui qui serait plutôt acheteur de livre est en train de baisser. Il y a 36 raisons. Il y a des raisons optiques. Il y a des raisons de fatigue mais surtout je pense qu'il y a des raisons psychiques. Les gens ne sont plus habitués, en moyenne, en général, à passer une heure ou deux, sur la même occupation, lentement et dans le silence. Or, un bon livre, c'est ça. C'est une chose, on s'installe dans un fauteuil et on passe deux heures avec ce livre. Et ça, c'est en train de disparaître. Voyez des tas de gens qui vous parlent des livres. Demandez-leur si ils sont allés jusqu'au bout, ils vous diront non. C'est de plus en plus rare qu'on aille au bout du livre. Alors c'est un problème grave, c'est la capacité de lecture des gens. Je ne parle pas du silence, je ne parle pas du bruit des appartements, je ne parle pas du téléphone qui sonne, mais les gens qui ont été, qui ont eu leur journée coupée en petites rondelles de saucisson par le téléphone, les rapports, les conférences, les réunions, les déplacements, le train, l'avion, etc... qui seraient des bons lecteurs, ceux-là, je ne suis pas sûr qu'ils continuent à lire, lentement et sûrement.

Pourtant c'est pour eux qu'on va continuer à travailler et c'est là que je reste optimiste. Il s'est créé, on en a parlé tout à l'heure, des jeunes maisons d'éditions. Il s'est créé depuis deux ans, deux ans et demi à peu près, deux maisons d'éditions par semaine. Ça donne énormément d'espoir quand même. Alors je ne dis pas qu'ils ont tous publié des choses mirabolantes et je ne dis pas qu'ils ont tous innové et créé. Mais ils ont donné leur chance à des auteurs et ils ont donné leur chance aussi à des lecteurs. Et il y a eu des livres qui n'auraient pas vu le jour sans ces fous.

Car je ne garantis pas que sur les 200 ou 250 qui se sont ainsi créés, ils existent tous encore aujourd'hui.

Dites-vous bien d'autres part que, à moins que nous n'ayons des radios, type la radio italienne avec des gens qui émettent dans tous les azimuts, dans la mesure où l'édition d'Etat ou financée par l'Etat se développera, l'édition libre, l'édition jeune, la petite maison d'édition, sera garantie de liberté de la pensée, de l'expression de la pensée. la liberté de pensée, ça existe partout mais la liberté d'expression, c'est tout à fait différent. le monsieur qui risque les sous de sa famille, de sa belle-famille, de sa concierge, et de ses copains, avec son nom en plus, sur les idées d'un ami, ou de ses amis, on peut aller mettre un clerge, vous savez, parce que c'est vraiment une garantie de la liberté. On lui doit

quelque chose. En tous cas on peut lui acheter son livre à défaut du cierge. N'oubliez pas, d'autre part, que ces gens qui créent des maisons d'édition, par définition, c'est parce qu'ils aiment la liberté, et qu'ils ont envie de dire quelque chose, ou de faire dire quelque chose. Or, je ne sais pas si cela a été dit les jours précédents et vous le garantirez, 80 % des ouvrages qui paraissent sont des ouvrages commandés par l'éditeur, c'est-à-dire que le rôle de l'éditeur est décisif. Et le nombre des manuscrits reçus par la poste et qui est publié, lui, est infime.

Alors il y a un autre problème que je vous lâche encore en pâture. C'est celui des auteurs. On n'en parle pas assez dans l'édition. On n'en a peut-être pas assez parlé ici. Je voudrais vous citer une anecdote. Quand l'actuel Ministre de l'Economie a pris cet arrêté qui a remué tout le monde sur la libération du prix dans le domaine du livre il y a eu une discussion entre auteurs et éditeurs et le président de la Société des gens de Lettres nous a dit : "Attention, nous sommes des diptérodocus et il est urgent que nous tombions bien d'accord sur la façon dont nous allons travailler ensemble car les jeunes auteurs qui s'inscrivent maintenant à la Société des gens de Lettres ne sont plus des auteurs de livres". Autrefois, on faisait une émission de télé ou on faisait un film à partir d'un livre, je veux dire on faisait un livre, on en tirait une émission, maintenant ils écrivent pour la télé d'abord. Ils en tirent quelquefois un livre, quelquefois un feuillet, je ne sais pas comment, mais le livre vient en second. C'est-à-dire qu'il y a une race d'auteurs différente qui va sortir.

D'autre part, il n'écrit pour le livre que si le livre paye. Or, actuellement, le livre paye moins que la télé, et pas seulement en France. En Allemagne, en Italie, c'est la même chose ; en Angleterre je ne sais pas. Enfin ça risque de mettre en cause la fameuse loi de 1957 sur la propriété intellectuelle car cette loi associait l'auteur au succès du livre et en fait ce qui se passe c'est que le succès du livre, on ne sait pas trop, et l'auteur préfère avoir un bon petit forfait tranquille au départ et s'en aller avec quelques milles francs dans sa poche. Après ça, on verra. Donc, il y a un problème extrêmement sérieux qui est le problème de qui écrira quoi. J'ajoute que dans cette masse de livres commandés par les éditeurs et, en particulier en ce qui concerne les encyclopédies, il n'y a plus d'auteurs. Vous savez comme moi qu'en politique, et dans le domaine socio-économique, il n'y a plus que la négritude, il n'y a plus de nègres. Mais en littérature, je peux vous garantir qu'il y a des nègres et que c'est une corporation qui se développe et il y a de plus en plus, ça s'appelle "rédacteur" poliment, mais se sont des gens qui grattent dans les maisons d'édition à la commande, qui font des textes sur ceci ou sur cela ou qui réécrivent les textes de grands auteurs. Si je vous disais les noms de gens qui écrivent un texte, et puis le texte est réécrit de A à Z parce qu'ils ne savent pas le français, vous ne me croiriez pas. Alors vous voyez que, à tous les niveaux, de l'auteur à l'éditeur, au libraire, au bibliothécaire, au lecteur, nous

avons une série de problèmes qui se recoupent, qui se croisent et qui posent les interrogations de tous les jours à l'éditeur.

Je voudrais maintenant dire deux mots sur l'édition française et en particulier sur la langue. Je vous ai dit que d'abord il y avait un problème de coédition qui jouait partout et c'est vrai, ce n'est pas seulement un problème français, c'est un problème général : il faut faire du livre bon marché et il y a des livres qui ne se font pas si on n'a pas un coéditeur allemand, italien, espagnol, anglais, etc... Et qui fait que finalement, dans une grande librairie à Paris, à Florence, à Francfort où à Londres... vous avez les mêmes livres en vitrines. Oh, il y en a d'autres dans les librairies, mais en vitrine les mêmes beaux livres, les mêmes livres un peu chers qui vont achalander le client, qui ont une belle jaquette en couleur, ce sont les mêmes. La traduction aussi fait passer les mêmes auteurs dans tous les pays, etc... Il y a donc là une uniformisation. Il y a ensuite un problème de fabrication. On veut du livre bon marché, on va donc le faire imprimer là où c'est le meilleur marché. Il y a deux ans, les Suisses ont fait leurs livres en France parce que le franc suisse avait trop monté et que c'était meilleur marché, mais actuellement, les Anglais, les Américains qui avaient découvert qu'ils étaient piratés à Hong-Kong et à Singapour ont fait faire leurs livres à Hong-Kong et à Singapour, nous les faisons imprimer et brocher là-bas. Mais maintenant les imprimeurs de Hong-Kong et de Singapour se sont attachés des dessinateurs, des auteurs, des illustrateurs et viennent nous proposer des livres et je ne parle pas des Japonais, naturellement. Si vous regardez les livres d'enfants japonais vous vous apercevrez que les enfants japonais, sur ces livres, ils ont à peine les yeux bridés. C'est pour que ça puisse se vendre partout.

Ensuite, le marché de langue française est un marché important. Il y a donc une série de maisons étrangères qui sont venues s'installer en France pour développer la rentabilité de produits qui étaient déjà amortis ou pour développer des procédures de vente qui avaient déjà fait leurs preuves dans leur pays. par exemple Bertelsmann avec France Loisirs. Mais je pourrais vous citer Time-Life chez Laffont ou Elsevier hollandais, encore que lui, ça ait moins marché, et il y en a aussi qui ont des échecs comme Groslier des Etats-Unis. mais, vous avez "Harlequin", par exemple, qui vient de s'installer en France et qui vend des romans populaires, à pleins camions.

Finalement cette coédition étrangère, cette implantation étrangère, qu'est-ce qui l'intéresse, c'est la consommation, c'est la production de masse. On vous a parlé tout à l'heure des livres pratiques, mais les livres pratiques, étant donné que maintenant la cuisine française est une cuisine chère et compliquée, on vous vend de la cuisine chinoise, de la cuisine bantoue, de la cuisine javanaise, de la cuisine Dieu sait quoi ! Et ça, ça peut être fait à Singapour aussi bien. Dans tous ces ouvrages d'in-

formation, d'illustration, d'albums d'enfants, il va y avoir une marée étrangère en France comme il y en a eu en Italie, comme il y en a une en Espagne d'ailleurs mais qui va être considérable. Il faut s'y attendre. Ajoutez à cela que nous sommes finalement assez mal placés parce que, si la langue française est un marché important pour les gens qui ont déjà amorti leurs premières installations, il ne l'est pas assez pour nous, pour permettre l'expansion. Il faut se faire une raison, notre langue est de moins en moins parlée, on nous raconte des histoires de 85 millions de francophones. Il y a un très bon rapport du Ministère de la Coopération qui montre que sur tous les gens d'Afrique Noire, entre ceux qui ont été alphabétisés trop vite et ceux qui n'ont pas de pouvoir d'achat, il y a finalement 1,5 % des gens d'Afrique Noire ex-francophone qui représentent un marché pour le livre. Ça ne va pas loin. Les libraires à l'étranger, les librairies françaises, elles en vendent de moins en moins. Soit parce qu'il y a des restrictions de change, soit parce que la clientèle a vieilli et n'a plus un sou, soit parce que les gens ont été mis en prison, qu'on a changé de classe sociale, qu'il s'agisse de la Roumanie ou de l'Argentine.

Alors les librairies françaises deviennent des librairies internationales. Il y a un rayon français, si c'est à Moscou, où on trouve la traduction des œuvres de je ne sais pas qui d'ailleurs, ça dépend de l'année. En ce moment on doit trouver la traduction en français des œuvres de Brejnev, ce qui ne passionne pas les Russes, il faut dire les choses et, si c'est en Argentine, on trouve les livres que la censure a laissé passer. Et il y a de moins en moins de gens pour les acheter et puis il y a peu d'aide. L'exportation aussi est devenue affaire publique... de même que je vous disais qu'il n'y a plus d'édition scientifique sans aide de l'Etat, il n'y a plus non plus d'exportation dans aucun pays sans aide de l'Etat. On est passé de la guerre froide et de la course aux armements à une course aux armements culturels, partout. Or, je crois que vous le savez pour les bibliothèques, mais ça vaut pour le reste, on ne peut pas dire que le budget de la Culture en France soit terrible, je vous donne un chiffre. L'organisme qui s'occupe des expositions du livre français à l'étranger reçoit une subvention de 1.500.000 francs, je suis bon prince, j'arrondis par le dessus. le même organisme en Allemagne reçoit 2.000.000 de marks, c'est-à-dire bien plus du double. Vous voyez les écarts.

Cependant je vous l'ai dit je reste optimiste et je vais vous dire pourquoi. D'abord il se crée toujours des maisons d'édition et c'est cela qui est fondamental. Ensuite, ça coûte moins cher d'investir dans l'édition que d'investir dans l'audiovisuel. Et malgré tous les faiseurs de pronostics et de prophéties j'ai vu beaucoup de gens qui se sont cassés la figure dans l'audiovisuel et il y en a beaucoup qui se la sont cassée aussi dans l'édition mais les pertes ont été moins grandes. Il y aura, je crois, deux sortes d'édition, je vous le disais. Il y aura l'édition de grande consommation avec des réseaux de distri-

bution PRISUNIC, la FNAC, UNIPRIX, MONOPRIX, les Grands Magasins, AUCHAN, CARREFOUR, etc... Ça sera comme pour l'alimentation. Il y aura la consommation de masse et puis la diététique. Il y aura les petites maisons qui feront elles des produits de diététique culturelle, si j'ose dire. Qui feront des petits tirages, qui seront sévères sur le choix des auteurs, qui auront leurs clients, qui tireront peut-être à 2.000 seulement. mais les clients seront prêts à payer le prix qu'il faudra, car ils sauront que ce sera toujours de la qualité. Ou ce qu'ils aiment, ce qui revient bien souvent au même. Et ces éditeurs seront des libraires aussi, car, comme leurs clients seront répartis dans toute la France, et ailleurs même, ils seront obligés de vendre directement, donc par correspondance. Ils auront un fichier de clients, d'amis. Roy de "Fata Morgana", c'est en fait comme ça qu'il vend, et d'au-

tres. ce sont les maisons moyennes qui vont avoir de la peine à vivre parce qu'elles auront des problèmes de stock, des problèmes de surface, des problèmes financiers, des problèmes économiques, des problèmes de distribution qu'elles n'arriveront pas à résoudre. Ou elles tomberont dans l'orbite des grandes maisons et la qualité de leur production s'en ressentira ou elle crèveront. mais les petites maisons vivront.

Je voudrais pour finir vous dire deux choses. On a parlé microfiches, microformat, microédition, etc... Il y a un mot d'un bibliothécaire américain, que j'aime beaucoup, qui dit : "C'est très bien la microfiche, mais le soir vous ne vous pelotonnez pas près de votre bonne lampe, contre une microfiche". Et, d'autre part, je pense que même les plus mécréants d'entre vous savent que 1980 c'est, je crois, le XV^e

centenaire de St Benoît, qu'on a fait des grandes fêtes à St Benoît, qui a été baptisé patron de l'Europe pour la circonstance.

Vous savez que les moines bénédictins sont les défenseurs frénétiques, paisibles plutôt, du chant grégorien et vous les voyez chantant du grégorien sur des microfiches Je ne crois pas. Alors, c'est pour ça que je crois qu'il y a toute une édition, de qualité, une édition d'intelligence qui va vivre quoiqu'il arrive et que le livre, dont je n'ai pas parlé en tant que tel, je n'ai tâché de parler que de l'édition, pour rester à peu près dans mon sujet, et que le livre ne s'en trouvera que mieux et a encore un grand avenir devant lui.

Michel DUPOUEY
Directeur Général
du Cercle de la Librairie